

Pascal Commère

Petr Král, arpenteur de l'existence

Il y a des poètes qui ne voient rien. Ni du monde qui les entoure, ni de l'Autre ; drapés dans leurs ombres ils n'en sortent que pour mieux s'y enfermer de nouveau. Rien de cela avec Petr Král. Qui ne manque rien, voit tout. Reste à s'entendre toutefois sur ce qu'est *voir*. Il en va ainsi sous sa plume de ce qui, nous entourant, constitue notre univers familier, visuel et sonore à la fois, ce qui nous définit en quelque sorte en même temps que nos existences, aussi bien que des paysages auxquels son regard de flâneur un rien dilettante, piéton ou passager d'un train (ou de la voiture d'un ami), se réfère à tout instant. Et qu'il s'agisse d'un environnement urbain, ou de campagne plus rarement quoique Král, toujours quelque peu en balade, ne laisse rien passer. D'où cette attention particulière aux lieux traversés, aussi bien qu'aux objets saisis dans l'instant de leur réalité comme pour retenir un temps momentanément immobile avant qu'il n'ouvre sur la vie même.

Mais avant d'aller plus loin il me faut dire ceci. Écrire à propos de Petr ne m'a jamais posé problème jusqu'alors. La chose me paraissait naturelle, voilà tout, aussi naturelle qu'une poignée de main entre amis – non, pas la bise s'il vous plaît ! –, et même un peu plus que cela puisque me donnant l'occasion de témoigner de la profonde estime que j'éprouvais pour ce camarade – ce qu'il n'était pas tout à fait en réalité mais autre chose – autant que pour une écriture qui, disons-le, ne ressemble à nulle autre. Il est de fait qu'alors je n'avais pas imaginé avoir à le faire de nouveau, Petr venant de nous quitter. Je n'en avais en vérité même pas eu l'idée. C'est bête à dire, pour moi Petr était là, il ne pouvait que le rester.

Non que je ne me résolve pas à sa disparition – que j'appris de façon brutale il est vrai –, je ne peux pas ne pas ressentir aujourd'hui sa présence, cette façon à lui d'être parmi nous, vivant ; ce qu'il persiste à être malgré tout, quand même son téléphone (dont je n'ai en fait jamais fait tinter la sonnerie) continuera à trouer de ses stridences importunes un silence que je qualifierais d'abyssal, goûtant au passage l'humour froid et la sensation d'étrangeté d'une scène qu'il ne réfuterait pas. Rien de tragique néanmoins, de ce point de vue je veux dire, les moyens de l'atteindre ne manquent pas en effet, autrement performants avec ça. Même la poste, à qui, malgré sa défiance, j'avais confié un paquet de livres lui revenant, ne rivalisera jamais sur ce terrain. De fait ses livres nous restent, et cela seul importe. Ses livres, autrement dit sa voix, certes débarrassée de ce qui nous la rendait familière, et plus que sa voix encore, légèrement gutturale, la manière d'exprimer ce qu'il avait à dire, cette façon d'argumenter, de prendre le contre-pied, au moyen d'un revers si besoin, improvisant, nuançant, pour bientôt dévider un fil qui n'avait rien de linéaire mais empruntait un tracé nouveau à chaque fois, se refusant à suivre les itinéraires balisés de la pensée toute faite.

Par sa vie même Petr revendiquait un sens aigu de la liberté. Non pas seulement en ce qui concerne ce qui fut son existence d'homme de l'Est, amené à choisir l'exil – encore qu'il n'abusait pas de ce mot, se vivant plutôt comme un étranger, lui qui pourtant maîtrisait notre langue au point d'écrire directement en français, jamais totalement inclus où qu'il soit, sur les bords en quelque sorte, dans cette zone grise qu'éclaire de ses scintillements

la poésie vécue au jour le jour, en marge, si l'on veut bien donner à ce mot une acception dépassant la seule connotation sociale –, non seulement en ce qui concerne son existence, disais-je, mais en raison de son être profond, avec lequel il n'avait pas pour habitude de composer.

Esthète, tout en finesse, aussi bien dans le choix des personnes qu'il fréquentait que dans son mode de vie, dont on savait peu de choses en réalité, sinon qu'il correspondait aux choix courageux que Petr avait faits une fois pour toutes, sans pour autant renoncer à une manière de vivre selon un art particulier d'autant plus louable que l'existence au quotidien ne dresse parfois qu'une table sans nappe, sans plus de variété dans le menu. Un dandysme discret, jusque dans le soin apporté à sa personne, rien de négligé dans le cheveu, pas plus que dans le vêtement, fût-il porté depuis des années, sans ostentation certes mais avec toujours comme un raffinement, ce qu'il en restait du moins d'une époque qui avait été autre. J'ai l'air d'insister mais Petr, comme tous les êtres complexes, résistait à la première approche. Un peu aristocrate, disons-le. Au physique comme au moral, l'un et l'autre tenus en retrait au point parfois d'apparaître entachés d'une certaine sécheresse, avec cette part de secret que portent en eux les êtres qui, soucieux de ne rien laisser paraître, ont tôt compris qu'ils n'avaient de comptes à rendre qu'à eux-mêmes.

Point d'anecdotes notoires alors, si ce n'est celles qu'on garde au chaud entre amis et qui se mêlent bientôt à la masse de souvenirs liés pour une bonne part aux rencontres « mâche-laurières ». Et puis les souvenirs ne valent que pour soi, au même titre que les photos qui ne saisissent qu'un instant de l'homme, un « ça-a-été » comme disait Barthes, n'en proposant qu'une image parcellaire, forcément arrêtée, à la différence des poèmes où Král apparaît dans sa diversité, à tout le moins sous un jour le plus juste. Non qu'il s'y livrât corps et âme, quand bien même on serait tenté, trop rapidement sans doute, de le démasquer sous le « je » du poème. Ce *je* qui lui ressemble certes, mais qui n'est qu'un double en vérité, comme il en va toujours de l'écart entre l'homme réel et celui transparaissant dans le miroir de l'écriture. Un homme qui marche, faut-il le dire, un homme en mouvement, sensible aux multiples facettes de la vie de tous les jours. Cette vie dont il tire la matière même de ses poèmes, lesquels s'originent toujours dans une expérience propre, rien de gratuit dans son rapport à l'écriture, mais un engagement total qui n'exclut pas le jeu, au contraire. Simplement, le jeu est ailleurs. Comme s'il s'agissait, dirait-on, de tirer de chaque parcelle de vie l'étincelle qui fera d'elle un instant unique, sinon mémorable. D'où cet incessant rapport à la réalité, ce qu'elle a de trivial par moments, jusques et y compris dans ce qui a trait au corps qu'un érotisme alerte inscrit dans la durée à peine dévoilée d'un hasard essentiellement charnel ; rapport qui ne manque pas de prendre en compte ailleurs la part d'imaginaire à laquelle, dans une sorte de vertige, l'écriture de Král accède, tantôt par un glissement de sens ou de focale, tantôt par un déplacement du regard, ainsi que procède au cinéma la caméra lors d'un *traveling*, Petr maîtrisant cet art du visuel au plus haut point. Tout dans ses textes en effet tient d'abord au regard. Un regard aigu, sans concession, qu'un usage audacieux de l'image – d'esprit surréaliste (façon tchèque s'entend) – fait basculer soudainement dans un univers autre qui tient autant à l'envers du visible – lequel ne s'avère jamais aussi éloquent que regardé à travers le masque du grotesque – qu'à une lecture décalée, autrement réjouissante, où le rire retrouve quelques-unes de ses plus authentiques vertus, à commencer par celle de « *nous réconcilier avec notre finitude* ».

À l'instar d'autres piétons notoires – mais sans jamais le revendiquer – Král, toujours quelque peu à l'affût, n'a de cesse de déambuler, dans la vie comme dans l'écriture,

mêlant son anonymat à celui des foules qu'il traverse et dont il ne se retranche que par le sentiment qu'il a d'en être sans leur appartenir en propre, sinon en y ajoutant une silhouette qui toujours s'éloigne. Peu de couleurs cependant, si ce n'est le gris qui un temps lui fut une sorte d'emblème, le gris de sa Prague natale, auquel il a rendu sa dimension quasi métaphysique ainsi que sa noblesse, la richesse de sa palette. Nulle position de repli néanmoins, ni dans le gris ni sur soi, mais une avancée sans cesse déployée vers « l'ouvert ». Il s'ensuit un mouvement perpétuel, duquel chaque poème semble tirer son existence. C'est dire combien toute idée de stagnation est bannie, comme tout ce qui ressemble de près ou de loin à un enfermement – à commencer par ce qui se veut prétendument *poétique*, l'écriture de Král ne semblant du reste jamais obéir à un savoir-faire – ou qui céderait à la mollesse, au confort garanti moins encore.

Outre qu'il témoigne d'une quête permanente, ce mouvement d'« en-avant », rempart à tout accès de nostalgie, cache derrière lui l'autre face de la réalité, la vraie, ce « *monde derrière le monde* » auquel n'accèdent que les rêveurs d'horizon. Étant entendu, et Král ne l'ignore pas à l'instar de Rimbaud, qu'on ne part pas. Le monde est là, et quand même nous jetons nos pas droit devant, nous ne faisons que nous heurter à ses bords. Reste à lui trouver sa véritable dimension dans la façon de l'approcher, et c'est là que les mots précisément prennent tout leur sens.

Les mots dont sont faits le poème, ce qu'il en fait lui-même, la forme qu'il prend, tout un arsenal de façons et de procédés, coupes, enjambements, raccourcis – toujours saisissants, incisifs –, tout cela que Král traite à sa façon, créant un ton qui n'est qu'à lui et qui tient pour une part à un swing particulier l'amenant à faire se côtoyer dans l'espace de la page lignes longues presque infinies et fragments brefs, tout cela dans une sorte de « *vertige* » – ce que la poésie du reste fut pour lui dès le début, « *exaltation et ravissement* » aussi bien qu'« *arrachement* » – en sorte que l'arrivée, qui n'est jamais pour lui un but en soi, se trouve sans cesse différée. Ce qui nous vaut, à côté de poèmes courts dont certains restent mémorables, comme gravés, des pièces longues tout habitées d'un même souffle, d'une même tension, sans la moindre graisse qui alourdisse, et où se télescopent grâce à un jeu de rapprochements osés, toujours inattendus, les éléments du quotidien le plus ordinaire, autobiographique la plupart du temps, et d'autres provenant d'une fiction ou d'une histoire commune à tous. À moins qu'on ne s'en réfère à la technique propre aux collages ou, plus sûrement, une fois encore, à l'art cinématographique dont Král était un parfait connaisseur. Et qui, je veux croire, le restera là où il est. Ce dont ne manqueront pas de profiter les instances célestes qui savent, pour l'avoir lu, que la mission du poète est « *moins celle d'un beau parleur que, plus simplement, celle d'un arpenteur de l'existence* ».

Pascal Commère est né en 1951. Poète, prosateur, essayiste. Dernière publication en poésie : *Territoire du Coyote* (Tarabuste, 2017) ; et en prose : *Lieuse* (Le Temps qu'il fait, 2016). A publié un *Petr Král* dans la collection *Présence de la poésie* (Éditions des Vanneaux, 2014).